

Chapitre 1

La naissance et la montée en puissance de Vaulx au **Moyen Age**

Jean, de simple croisé devient
chevalier défenseur des Vaudais.

Départ pour la foire en Champagne

Vaulx, mai 1289 :

Le jour n'était pas encore levé en ce premier matin de printemps. Dans la ferme Bricard, pourtant, il y avait déjà de l'animation. Le père Lili finissait tranquillement une bonne tranche de pain et un morceau de fromage, accompagné d'une chope de vin, pendant que sa femme et son benjamin s'agitaient autour de lui.

« Tu n'oublieras pas la futaine et la laine fine ! Nous avons décompté : quarante aunes de chaque tissu et si possible moitié en bleu, et moitié en gris pour la laine. Pour la futaine, prends le moins cher. On se répartira ensuite les longueurs entre les six familles », répétait Claudine.

Elle se tourna alors vers son fils, qui tournait en rond, surexcité :

« Jean, est-ce que le balluchon est prêt ? Avez-vous bien pris les dix gros pains, le fromage, le lard, le vin ? J'ai cousu les sous dans vos doublures. Vous vérifierez bien qu'elles ne se défont pas ! »

Jean, comme son père, n'écoutait que d'une oreille. Il pensait surtout à son bâton, qu'il ne voulait pas oublier. Il fera la chasse aux brigands ! C'est alors que Dédé, le voisin, arriva, suivi du Guitou, le forgeron avec leurs sacs.

Dédé était paysan, comme Lili. Ils avaient tous deux leur propre ferme et plusieurs hectares de terres dans le petit Bourg de Vaulx-en-Velin, qu'ils utilisaient pour l'élevage et la culture, essentiellement céréalière et dans une moindre mesure du maraîchage. Le village dépendait des seigneurs de Miribel jusqu'en 1280, qui les avaient affranchis (*) depuis plus d'une génération. Les terres étaient passées de main en main entre seigneurs, par arrangements, mariages, et ils dépendaient maintenant du seigneur de Montluel, qu'ils n'avaient jamais vu d'ailleurs. Cela faisait plusieurs années que récoltes avaient été fertiles, et ils avaient tous deux acheté des terres quand l'opportunité s'était présentée. Lili avait en fermage deux autres hectares pour l'église, et Dédé pour un notable lyonnais.

La proximité de Lyon et de ses marchés permettait à tout le village de vendre le surplus, comme la viande, les œufs ou les légumes. Il fallait en effet moins d'une heure de marche pour être en ville. Guitou était le forgeron du bourg. Ce qui avait réuni les trois amis était leur passion pour la chasse. Quand ils avaient fini leurs corvées de la journée, ils partaient dans les Iles chasser le renard ou le sanglier, quand ce dernier ravageait leurs champs.

*Franchise de liberté qu'on leur avait accordée en 1253 par les seigneurs de Miribel, et confirmée en 1273

Lili rejoint ses amis et annonça alors le départ. Les quatre hommes prirent la route à pied pour Miribel, là où les attendait Jojo, le cousin de Dédé, ainsi que trois autres hommes, pour se rendre à la foire de Bars-sur-Aube en Champagne.

Tous les trois à cinq ans, selon si les années avaient été bonnes, chacun des hommes gardait les peaux des renards chassés afin de les vendre à la foire de Bar-sur-Aube, une des quatre foires en Champagne. Ces foires n'étaient réservées qu'à la vente de gros mais ils se regroupaient à plusieurs familles. C'est là-haut qu'ils en tiraient le meilleur prix car la fourrure était prisée par les nobles. En échange, ils achetaient des rouleaux complets de tissu pour faire leurs vêtements. Au lieu de se contenter de laine grossière ou de tissus râpeux faits de chanvre, ils achetaient de la laine plus fine, spécialité de la Champagne et en plus, si les moyens étaient permis, colorée.

Le Moyen Age avait ses codes entre paysans, clergé et la noblesse, et la couleur des vêtements en était un. Le gris, le noir ou le marron était réservé aux paysans, signe de leur humilité, et le bleu toléré. Ils pouvaient faire avec cette belle laine les tuniques et les robes. Ils prenaient aussi de la futaine, tissu qui venait souvent d'Orient, et qu'on ne trouvait pas sur les marchés de Lyon ou alors à des prix inaccessibles, mélange de coton, de chanvre et de lin, idéale pour les sous-vêtements et les braies car plus doux.

Le groupe de huit hommes à pied avec leur charrette tirée par deux chevaux de trait, pour porter toutes les fourrures rassemblées, prit la route. Il leur fallait environ huit jours pour rejoindre la foire. Un seul d'entre eux avait une épée et une arbalète : Guillem, ancien mercenaire. Tous les autres avaient des bâtons. Les chemins n'étaient pas sûrs, et les attaques de bandits fréquentes. Les Comtes de Champagne savaient que le succès de leur foire dépendait de la sécurisation des chalands ce dont ils s'acquittaient avec célérité sur leurs terres. Mais il fallait arriver en Champagne ! La plupart du temps, les brigands n'étaient pas nombreux, et ceux qui attaquaient trouvaient du répondant, et préféraient prendre la fuite. La dernière fois, ils étaient tombés sur une bande organisée, et l'expérience de Guillem leur avait permis d'avoir le dessus mais l'un d'entre eux avait été blessé, alors que deux brigands étaient morts. S'il n'avait pas été là, ils auraient au mieux tout perdu, au pire perdu la vie. Le voyage se passa sans heurt. Ils arrivèrent aux portes de la ville. Ils s'acquittèrent de leur droit d'entrée : quatre sous pour la charrette. On leur affecta un emplacement.

Leurs peaux partirent assez vite. En échange, ils purent acheter les tissus qu'ils avaient envisagés. Tous firent le tour de la foire, pour regarder les étals. Lili et Dédé voulaient surtout voir les dernières nouveautés en matière de charrue, techniques de labourage. Guitou les suivait, laissant son regard errer sur tout ce qu'il voyait autour de lui. Quant à Jean, le plus jeune de la bande, il était tout simplement heureux. Il découvrait tant de nouveautés, tant de couleurs, avec des dames et des hommes aux vêtements chatoyants, des chevaux magnifiques avec leur équipement rutilant ! Il était particulièrement fasciné par un étal qui vendait épées et autres armes de guerre. En regardant avec envie une belle épée, il s'imaginait en train de se battre, pourfendant l'ennemi. Mais il n'en aurait pas l'utilité à la ferme !

En trois jours, tout fût réglé et nos hommes reprirent le chemin de la maison. Tous étaient un peu nerveux et ils étaient sur le qui-vive mais le trajet du retour se déroula finalement sans heurt. A leur arrivée, ils furent tous accueillis avec joie. A Vaulx, les six familles qui s'étaient regroupées pour l'occasion se répartirent les aunes de tissu. Les femmes allaient avoir du travail pour les semaines à venir. Puis, la vie reprit son cours.

Le quotidien Vaudais

Jean était celui qui avait le plus de mal à reprendre son quotidien : traire les vaches, amener les bêtes aux champs, aller semer puis, le soir, ramener les bêtes, les traire... Il venait d'avoir dix-huit ans et cette aventure était la première de sa vie. Quelle expérience car peu de paysans voyageaient si loin ! Il avait du mal à revenir à la réalité et ne rêvait que de repartir.

Il rageait, en tapant dans les cailloux qui jonchaient le sentier, ramenant, une fois de plus les bêtes à la ferme ! Il fulminait contre son père, car il ne voulait pas devenir un paysan, comme l'étaient ses deux frères aînés. Il rêvait de découvrir le monde, voyager. Jean posait toujours beaucoup de questions sur ce qu'il se passait ailleurs, et Lili l'avait emmené pour qu'il voit de lui-même. Et il avait vu tant de choses différentes dont il ignorait tout. Mais au lieu de le calmer, cela n'avait fait qu'exacerber son envie de découverte ! Son père s'était montré moqueur lorsqu'il lui avait à nouveau fait part de son souhait. « *Pour faire quoi ? Et de quoi vas-tu vivre ? Mercenaire, peut-être ?* » avait ricané Lili.

« *Tu es bien trop idéaliste et rêveur pour cela ! Sois un peu pragmatique, et pense qu'il faut manger. On peut faire preuve de créativité en restant à Vaulx, et puis, tu n'es qu'un paysan et c'est ici qu'est ta place* », avait continué son père d'un ton péremptoire. « *Regarde autour de toi et observe ! Là, tu as de nouveaux outils qui permettront d'améliorer les*

rendements. Regarde ! Avec la nouvelle charrue que nous avons achetée l'année dernière, le fumier des bêtes est intégré et la terre enrichie en même temps. L'araire qui ne faisait qu'écorcher la terre est dépassé. Tu as vu la récolte que nous avons faite à l'automne ? Les bêtes n'ont pas manqué de fourrage et nous avons cinq beaux veaux que nous venons de vendre au marché de Lyon. Cela fait deux ans que j'entends parler des nouveaux chevaux, plus rapides pour le labour. L'année dernière encore, il se disait que ces bêtes étaient trop fragiles. Aujourd'hui, ils sont plusieurs à dire que les chevaux fonctionnent bien chez eux. Tout dépend de la race que tu prends. Je pense qu'il est temps que nous essayions avec l'argent que nous avons obtenu des veaux. Et tous ces choix représentent l'avenir, bien réel, et solide », avait conclu son père. Et en effet, quelques semaines plus tard, Lili acquit deux chevaux au marché de Lyon. Ses deux fidèles amis Guitou et Antoine, dit Toni le maréchal-ferrant, étaient aussitôt venus le voir travailler la terre avec ses nouvelles bêtes.

« Des chevaux ! quelle idée » se disait Jean, en repensant à l'achat de ce matin. « Ils sont liés aux seigneurs ou aux chevaliers, pour se battre, pour voyager. Et mon père à chaque fois se moquait de mes rêves de voyage. Il parle d'innovation, mais comme d'habitude, c'est à moi et mes frères de gérer le quotidien. Et puis, envisager d'utiliser les excréments des habitants de Lyon pour fertiliser les champs, sa dernière idée de ce matin, cela manquait d'ambition » continuait à ruminer Jean.

« Innover et créer à Vaulx ! Il suffit de regarder autour de soi pour comprendre que c'est impossible », continua à marmonner Jean. Vaulx-en-Velin est un petit hameau de quelques cinq cent âmes où toute la vie de la communauté tourne autour de l'église. Même le curé n'est pas sur Vaulx-en-Velin. En effet, l'église « *Notre Dame de l'Assomption* » dépend de la paroisse de Saint Romain de Miribel, propriété de l'abbaye de l'Ile Barbe. Le clergé a beaucoup de terres sur le hameau et vient prélever les impôts, sans jamais oublier une journée, et pas toujours charitable envers ceux pour qui les années sont difficiles. Quant au seigneur, il est maintenant bien loin. Du temps du seigneur de Miribel, la protection était réelle, et les moulins et fours étaient en bon état. Depuis que le seigneur de Montluel avait le hameau de Vaulx sous son mandement, la situation s'était détériorée. En effet, Vaulx se trouvait à un point névralgique de tous ces grands seigneurs qui convoitaient le territoire de l'autre et le péage des routes qui permettaient de traverser le Rhône.

De plus, les mercenaires, les brigands rançonnaient régulièrement les paysans de la région. Le seigneur de Montluel, qui devait veiller à la

sécurité sur ses terres et ses paysans, était loin et les tensions étaient de plus en plus fortes.

Jean donna une claque sur la croupe d'une vache récalcitrante qui commençait à partir sur les côtés du chemin. Il leva la tête et aperçut déjà le Bourg. Il faut reconnaître que le village changeait et se développait. Les anciens disaient que cela faisait des années qu'il n'y avait pas eu de grosses crues, les terres donnaient bien, nourries par les alluvions que le Rhône déposait régulièrement sur les terres. De nouveaux habitants s'étaient installés et même deux notables. Il y avait même maintenant un charpentier et deux sœurs qui tenaient un moulin à eau depuis deux ans. Le four à pain était toujours seigneurial, sous la responsabilité d'un des deux notables, M Biffardi, très impliqué dans la communauté. En y réfléchissant, Jean réalisa que même la ferme familiale s'était bien étoffée ces dernières années. Son père avait maintenant près de sept hectares à lui.

« *Quand même*, continue à bougonner Jean, *il ne se passe rien d'intéressant à Vaulx.* »

Les seules fêtes étaient celles de la Saint Jean. Il voyait sans cesse des voyageurs passer. Ils avaient toujours beaucoup d'anecdotes à raconter, et lui, jamais rien. Enfin, si, maintenant : la foire de Bar-sur Aube ! Mais il ferait bientôt comme les autres : Il radoterait parce qu'il n'avait que cela à raconter ! La ferme était maintenant à une centaine de mètres et Jean aperçut alors Gabrielle qui venait à sa rencontre. Elle était arrivée l'année dernière à la ferme. Elle avait quatorze ans, et déjà majeure, alors que lui avait dû attendre ses dix-huit ans. Elle venait de la ville. Sa famille Tisserand n'avait pas de place dans leur minuscule appartement à Lyon et pas besoin de bras. Elle avait donc été placée dans la ferme des Bricard. Jean aimait passer du temps avec elle. Sa famille avait voyagé : Vienne, puis Lyon... et Gabrielle était bien une fille : elle racontait toujours ses souvenirs. Si le bavardage des filles du village l'énervait, car elles ne faisaient que colporter des ragots, médire sur les autres, il écoutait toujours volontiers Gabrielle et ils discutaient souvent ensemble. Elle était comme lui, curieuse et avide de connaissance.

L'arrivée des templiers

La routine allait donc reprendre sur le hameau, au grand dam de Jean, mais soudain, un bruit attira son attention. Une longue file de cavaliers arrivait à l'horizon. Le spectacle était magnifique, composé

d'une quarantaine de chevaliers, portant une cape blanche, ornée d'une croix rouge sur l'épaule. Leurs chevaux étaient tout aussi magnifiques. Derrière suivait une longue file d'hommes aussi à cheval, habillés d'un manteau brun et la même croix sur l'épaule.

« *Des templiers* », s'écria Gabrielle !

Devant les yeux éberlués de Jean, la troupe s'arrêta devant la ferme familiale. Jean se tourna alors vers Gabrielle et lui demanda si elle voulait bien rentrer les vaches à l'étable à sa place. Sans attendre sa réponse, il courut vers la maison pour voir ce qui allait se passer. Claudine, sa mère, alertée par le bruit des chevaux, était sortie sur le pas de la porte. Le chevalier de tête descendit tranquillement de sa monture. C'était un homme imposant, au visage rude, qui pouvait en effrayer plus d'un. Pourtant, sa mère resta stoïque. Il demanda s'il était possible de camper à proximité pour la nuit, et de leur fournir de quoi se restaurer.

Après un temps de réflexion, Claudine proposa au chevalier de s'installer dans le champ, derrière la ferme.

« *Je peux vous faire une soupe de pois, et nous avons un jambon et un peu de fromage frais, mais je n'ai pas assez de pain pour tout le monde. Jean, dit-elle en montrant son fils du menton, va vous montrer le chemin et amener de l'eau pour vous et les chevaux.* »

Puis elle s'adressa à Jean :

« *Demande à Gabrielle de t'aider, et préparez-moi un grand feu pour faire bouillir la marmite.* »

Le chevalier de tête la remercia et suivit Jean qui les guida jusqu'au champ derrière la ferme.

Gabrielle, qui venait enfin de rentrer les vaches à l'étable, rejoignit Claudine. A peine était-elle arrivée que Claudine lui demanda de charrier les seaux d'eau aux hommes, puis d'aller traire les vaches. Jean l'aiderait. Gabrielle soupira. Ces seaux étaient si lourds à porter ! Quand Jean revint, il ne lui laissa pas le temps de se plaindre. Il l'attrapa par la main et l'entraîna avec lui.

« *Viens, on en profitera pour leur demander où ils vont* ».

Son plaisir et sa joie étaient communicatifs, et Gabrielle retrouva vite le sourire.

Le soir même, leurs tâches terminées, Gabrielle et Jean s'approchèrent du feu que les chevaliers avaient allumé. Un silence religieux y régnait. Les jeunes gens, intimidés, s'arrêtèrent près d'un homme en manteau brun. Ils n'osaient pas interrompre ce silence, mais la curiosité les démangeait. Le templier finit par rompre le silence et leur demanda leurs

noms. Rapidement, nos deux jeunes gens le bombardèrent de questions. L'homme sourit. L'époque où il avait eu cette curiosité dans les yeux n'était pas si lointaine. Il se prêta au jeu et répondit à leurs demandes. Il leur apprit que les templiers apprenaient à rester silencieux. Il était sergent, et pas chevalier, parce que non noble. Son manteau était donc marron, et non blanc. Ils partaient renforcer leur ordre et défendre Saint Jean d'Acre, une des dernières villes que les chrétiens tenaient encore en Terre Sainte. Leur maître, Guillaume de Beaujeu avait requis l'aide de toutes les maisons templières et ils partaient prendre un bateau à Marseille. Jean, les étoiles dans les yeux, lui répondit qu'il aimerait bien être un sergent templier et partir se battre. L'homme le regarda alors pensivement, et prit son temps pour lui répondre gravement.

« L'engagement templier est total, et tu dois renoncer à tout attachement pour te consacrer à Dieu et être son bras armé. Si tu es prêt à faire ce sacrifice, tu peux en effet devenir sergent templier mais encore te faut-il les qualités de guerrier ! Le chemin est rude. »

Nos deux jeunes gens ne s'attardèrent pas. Les hommes n'étaient pas très bavards.

Le lendemain, l'un des chevaliers frappa à la porte de bonne heure pour les payer. C'est Lili qui leur ouvrit. Le chevalier remit l'argent, et lui demanda un ultime service, moyennant rétribution. En effet, un des chevaliers était malade, pris d'une mauvaise fièvre, et incapable de poursuivre. La crainte et la peur d'un début d'épidémie apparurent dans les yeux de Lili. Le chevalier le vit et lui demanda alors si une personne pouvait amener le chevalier à la maison templière d'Ecorcheloup, à Dagneux, qui ne devait être qu'à trois lieues d'ici.

« Puisque mon fils rêve de voir le monde, c'est donc lui qui se chargera d'escorter le chevalier malade, » répondit Lili sans hésiter.

De son côté, Jean n'avait pas dormi de la nuit, réfléchissant aux paroles du sergent templier, pesant le pour et le contre, et surtout s'il serait capable d'avoir cet engagement total, cette foi. Il voulait en savoir plus. Il avait entendu les échanges entre son père et le templier. C'était un signe du destin. Jean s'assit à table, avala rapidement un morceau de pain, une bolée de lait puis sortit en direction du champ. La troupe était déjà sur le départ. Un homme était assis à côté des cendres encore chaudes, et deux chevaux attendaient, juste à côté. Le chef de la troupe les salua et commença à avancer, suivi par ses hommes, silencieux, comme à leur arrivée la veille. Deux chevaux restaient dans le pré, ceux du chevalier.

Jean le salua et lui demanda s'il pouvait se redresser. Le chevalier était parcouru de frissons mais sans répondre, il se redressa. Jean lui amena alors son cheval et l'aida à se mettre en selle. Il attacha le deuxième cheval à la selle du premier, attrapa les rênes et prit la route de Dagneux, en passant par Miribel et Montluel. Une journée devrait suffire à pied, car il n'était pas un cavalier et n'osait monter l'immense cheval. Ils arrivèrent en fin d'après-midi devant la maison templière d'Ecorcheloup. Le chevalier malade fut aussitôt pris en charge et on proposa à Jean de rester pour la nuit. Ainsi, il put au cours de la soirée voir la vie de ces hommes, très pieuse, faite de prières et de méditation. Le lendemain, avant de repartir, il fut reçu par le maître de la maison. Jean lui fit part de son souhait d'intégrer l'ordre. Il avait réfléchi toute la nuit. Les deux hommes eurent une longue conversation et le maître lui proposa de réfléchir encore et de revenir le voir après les récoltes. Il conclut en lui disant que s'il était toujours motivé, il serait accueilli. Il le mit aussi en garde car la formation était longue, le chemin rude, et à l'arrivée, il se pouvait qu'il ne soit pas être intégré car il fallait avoir un esprit pur pour passer toutes les épreuves.

De retour à la ferme au milieu de l'après-midi, il reprit ses tâches quotidiennes. Mais le soir venu, à table, il prit la parole pour informer sa famille de son souhait d'être sergent templier. Lili fixa son fils, restant un long moment sans voix. Claudine baissa la tête et les yeux de Gabrielle se remplirent de larmes. Claudine savait depuis longtemps que son petit dernier rêvait de partir découvrir le monde et elle appréhendait ce jour depuis si longtemps.

« *Templier*, murmura-t-elle tout doucement, *au moins, tu ne seras pas seul, et c'est une cause noble.* »

Lili retrouva enfin l'usage de la parole et répondit vertement à son fils :

« *Tu n'es qu'un paysan. Ta place est aux côtés de ta famille, car nous avons besoin de bras. Tu ne seras jamais des leurs. N'oublie pas où est ta place, mon fils !* »

« *Les chevaliers sont des nobles, mais les sergents peuvent être de toutes conditions. Ce n'est pas l'origine qui fait le sergent, mais la foi qu'il a en Dieu* » lui répondit son fils.

Lili, un instant destabilisé reprit la parole :

« *Tu ne vas pas partir avant les récoltes, comme cela ?* » tonna-t-il.

Jean répondit sans hésiter qu'il attendrait donc la fin des récoltes.

« *Lili, c'est son destin, il en parle depuis si longtemps,* » dit simplement Claudine, si discrète habituellement.

« *On en reparlera dans quelques semaines.* »

Les récoltes passèrent et ni les avances de Gabrielle, ni les regards tristes de sa mère, pas plus que les remontrances de son père ne le firent changer d'avis.

Un beau matin, Jean se prépara à partir pour Ecorcheloup. Gabrielle et Lili étaient déjà parties sans lui dire au revoir. Claudine se tourna tristement vers son fils, lui sourit, le serra fort dans ses bras, et lui souhaita bonne chance. Comme convenu, le jeune homme arriva devant la maison templière. Il y retrouva le frère qu'il avait ramené quelques mois auparavant, Guichard de Montluel. Ce dernier était guéri de sa mauvaise fièvre, et Jean y vit un signe du destin. Sa formation commença alors.

Les templiers en aide au village

Pendant ce temps-là, en Terre Sainte, le 28 mai 1291, les templiers avaient perdu la ville de Saint Jean d'Acre devant la force implacable des 22 000 soldats du sultan de Tripoli, et de ses quatre énormes catapultes. La Voûte d'Acre, symbole templier s'était ainsi effondrée. La nouvelle de la perte de Saint Jean D'Acre fût rude pour les templiers. Chacun se demanda ce qu'il allait advenir d'eux. Toute leur vie avait été tournée vers la protection des pèlerins en Terre Sainte et la sauvegarde des reliques. Une poignée des quarante hommes qui s'étaient arrêtés dans le champ de la famille Bricard un an auparavant rentra alors à Ecorcheloup. Le moral était au plus bas.

Les premières semaines furent difficiles pour Jean, malgré toute sa volonté car le rythme imposé était rude. Le plus dur était de se lever plusieurs fois par nuit pour prier. Jean franchit toutes les épreuves nécessaires et deux ans après, il réussit son intégration, devenant Sergent Templier. Il était plutôt doué avec les armes, et c'est tout naturellement qu'il fut plutôt chargé de la formation des nouveaux, en attendant de partir au combat. Il avait sympathisé avec Guichard de Montluel. Son père était chevalier, vassal et cousin du seigneur de Montluel. Jean ne se laissa pas gagner par la déprime de ses frères. Il continuait à acquérir sans cesse de nouvelles connaissances, lecture, histoire, technique de combat. Il rêvait de se battre, de regagner la Terre Sainte, et reprendre Jérusalem. Son enthousiasme l'emporta sur la morosité, et la maison d'Ecorcheloup retrouva sa quiétude.

Toutefois, les troubles ne manquaient pas dans la région et parmi ceux-ci, l'un venait de la petite guerre que se faisaient les seigneurs de

Beaujeu et l'archevêque de Lyon. L'objet principal de toutes les discordes concernait les droits que chacun pensait détenir sur les terres partant des îles de Vault et Miribel jusqu'au Brotteaux. La guerre fut déclenchée en 1289, peu de temps après le départ de Jean de la ferme. Les seigneurs de Beaujeu pillèrent les propriétés de l'église, prenant du bétail, et commirent d'autres incivilités. L'église rétorqua en excommuniant Louis, Seigneur de Beaujeu. Les templiers furent alors sollicités pour assurer une certaine sécurité sur le territoire, et défendre les chrétiens, comme leur devoir l'exigeait. Et c'est ainsi que Jean, maintenant sergent, accompagné de Guichard de Montluel, eut pour mission de patrouiller régulièrement autour des Brotteaux et de Vault, pour assurer la protection des chrétiens.

A sa première patrouille, Jean hésita puis finalement demanda à Guichard l'autorisation de faire un détour par chez ses parents. Guichard accepta volontiers.

Nos deux hommes prirent alors la route de la ferme familiale. En fin de matinée il n'y avait que Claudine pour les accueillir. Elle était toute émue. Il faut dire que Jean s'était musclé, avait mûri, et avait l'uniforme de sergent templier, la fameuse cape marron avec la croix rouge. Ce n'était pas aussi majestueux que celui de Guichard, tout de blanc vêtu, mais aux yeux de Claudine, il était imposant ! Elle ressentait une telle fierté !

Jean descendit de cheval, ému et heureux de revoir sa mère. Il la serra dans ses bras, et l'embrassa tendrement. Passé l'émotion, Claudine se reprit et les invita à déjeuner, l'heure arrivant. Cela leur permit de voir toute la famille. Le premier arrivé fut Lili. Jean se rappelait encore les mots durs que son père avait prononcés deux ans auparavant. Il appréhendait la rencontre, mais Lili, heureux de revoir son fils, lui sourit et l'embrassa. La suivante fut Gabrielle. Jean eut un choc : Elle était devenue une belle femme. Son cœur se serra mais hélas, il avait fait vœu de chasteté.

Il murmura d'une voix étranglée :

« *Bonjour Gabrielle* » et tourna la tête vers ses frères qui arrivaient.

Elle était un peu déçue du comportement de Jean mais sa bonne humeur et sa gaieté reprirent très vite le dessus. Ses frères l'embrassèrent à leur tour, en se moquant un peu de ses beaux vêtements en les comparant à leurs chemises de toile grossière toutes rapiécées. Jean leur présenta le chevalier des templiers Guichard puis tout le monde rentra s'installer pour déjeuner. Toute la famille se mit à parler des deux années passées. Si Guichard gardait une réserve et le silence, Jean ne put s'empêcher de raconter sa formation, la vie des templiers, leurs devoirs. Lili leur dit qu'à

Vaulx, il y avait de plus en plus de paysans qui s'installaient et cultivaient les terres. On défrichait pour cultiver toujours plus. La demande en nourriture était de plus en plus forte en provenance des villes. Les paysans peinaient à répondre à la demande, liée aux caprices de la nature mais aussi aux pillages, de plus en plus fréquents. Guichard sortit de son silence et demanda s'ils savaient qui étaient ces pillards. Lili lui répondit qu'en effet, les terres qu'il avait en baillage pour l'archevêché, avaient été pillées. Il y a quelques semaines, d'autres habitants avaient été rudoyés lorsqu'ils étaient partis prendre du bois dans les îles. Certains disaient avoir reconnu le blason des seigneurs de Beaujeu sur les mercenaires. Guichard les informa qu'ils avaient pour rôle de veiller à la sécurité des paysans, pour que ces derniers ne fassent pas les frais des guerres entre seigneurs. Les échanges qu'ils avaient eus lors de ce repas frugal leur avaient permis de mieux comprendre la situation. Ils saluèrent toute la famille en les remerciant pour leur chaleureux accueil et repartirent sillonner la région.

Pendant plusieurs années, nos deux templiers aidèrent et protégèrent les paysans. Mais les conflits entre le seigneur de Beaujeu et l'archevêque de Lyon continuaient, et pour cause : Louis de Beaujeu avait des droits sur la ville de Lyon et le territoire du Lyonnais, que l'archevêché contestait. En 1295, Louis de Beaujeu décéda, et son fils Guichard, qui ne voulait pas être excommunié, trouva un accord avec l'archevêque, il fit hommage de certains fiefs comme Villefranche, Pouilly-le-château, et garda les Brotteaux.

Mais le conflit de fond, dû à la présence de deux seigneurs sur Lyon qui se disputaient le droit et la justice n'avait pas été résolu. La guerre repartit entre ces deux seigneurs en 1298, du fait d'un désaccord, mais cette fois sur les terres des Brotteaux, à côté du pont du Rhône. L'archevêque Henri de Vilars interdit à ses sujets de payer les taxes dues au seigneur de Beaujeu. Ce dernier, indigné, fit prisonnier les gens de l'archevêque, prit bétail et biens. Il était un proche du Roi de France Philippe le Bel, qui, bien moins chrétien que Saint Louis, voulait s'émanciper de l'Eglise. L'Eglise n'avait plus le support du roi dans ce conflit et chacun des seigneurs commit des excès.

Les paysans furent les premiers à pâtir de cette guerre. Nos deux templiers étaient bien impuissants, ne pouvant être partout à la fois. Jean et Guichard essayèrent d'intercéder auprès des seigneurs de Miribel, de Montluel, de l'archevêque de Lyon, plaidant les dommages causés aux

chrétiens, en particulier aux paysans. Ils insistèrent beaucoup auprès de Guy de Montluel, pour qu'il mette une protection en place, puisqu'il était devenu le seigneur de ces terres. Finalement, c'est l'intervention des seigneurs extérieurs, par l'entremise du temple de Lyon, et le Dauphin du Viennois, qui régla le conflit : le seigneur de Beaujeu récupéra ses terres des Brotteaux et des îles jusqu'au pont de la Guillotière. Les prisonniers furent libérés, ainsi que le bétail. Les taxes dues par l'archevêque, sur les terres autour des Brotteaux furent annulées. La censure et l'excommunication de l'archevêque envers le seigneur de Beaujeu furent révoquées. Pour finir, le château de Beauregard appartint à chacun des seigneurs, avec partage d'étendards. Cette commission régla d'autres conflits entre ces seigneurs et la paix revint, mais la terre de Vaulx n'était pas plus protégée par son seigneur. Les paysans étaient taxés sans contrepartie de justice et de la protection que le seigneur leur devait. La vie était toujours difficile à Vaulx, même si elle s'était un peu améliorée.

Ce n'était, par ailleurs, pas la fin des guerres sur le village. Car, si les choses s'étaient calmées côté « Ouest », un autre conflit existait entre Le Dauphin et le comte de Genève Amédée de Savoie. Ils se menaient une farouche guerre de territoires depuis 1282, date à laquelle le seigneur de la Tour (du Pin) était devenu Dauphin. Si les terres de Vaulx furent peu impactées jusqu'en 1299, les choses changèrent à partir de cette date. Cette année-là, le dauphin envahit le village de Saint Laurent de Mûre et fit construire un château fort pour établir une ligne de défense contre les comtes de Genève. Chacun des deux seigneurs essaya de faire bouger les frontières séparant le Dauphiné du territoire de la Savoie et de la Bresse et les terres de Vaulx devinrent un enjeu stratégique pour ces seigneurs, lieu de passage et frontière entre les deux territoires.

La croisade de Jean

Pendant ce temps, du côté des templiers, Jacques de Molay, le nouveau maître, cherchait à motiver le lancement d'une croisade, mais la Terre Sainte n'était plus une priorité pour les rois. En effet, les rois de France, d'Angleterre, de Castille et d'Aragon étaient plus préoccupés par leurs guerres internes. Alors les templiers cherchèrent de l'aide auprès des Mongols et des Arméniens pour reconquérir Jérusalem. Les Mongols avaient envahi l'Irak et la Syrie un demi-siècle auparavant. Les Musulmans avaient riposté et battu les Mongols au Puits de Goliath (Aïn Djalout), près de Homs en septembre 1260. C'était une des premières

défaites des Mongols et un affront terrible. L'Ilkhan Ghazan, souverain des Mongols, accepta une alliance pour reconquérir les territoires de Syrie. Les templiers, aidés par ces puissants alliés, se mobilisèrent pour reconquérir une partie de la Terre Sainte. L'appel fut alors lancé dans les différentes maisons templières.

Jean avait montré de réels talents de combattant ces dix dernières années, et c'est tout naturellement qu'il fût choisi pour partir vers cette nouvelle bataille. Il attendait cela depuis tellement longtemps. Pourtant, un pressentiment lui étreignait le cœur, car la situation n'était pas stable, et il s'inquiétait pour sa famille. Guichard, son ami, fut aussi de la partie. Ils étaient vingt à partir en ce matin de printemps 1299. Toutes les pensées de Jean étaient focalisées sur le départ, l'aventure qu'il attendait depuis si longtemps et ses appréhensions furent balayées par le chaud soleil qui se levait, comme pour bénir leur départ. La foi qui l'avait guidé ces dernières années rayonnait comme le soleil prometteur du matin. Il allait voir du pays. Il allait se battre pour la chrétienté.

Le 23 décembre 1299, démarra la troisième bataille d'Homs à laquelle participaient 1200 templiers, 80 000 Mongols, et 20 000 Arméniens. L'Ilkhan Ghazan prit tout naturellement le commandement de cette formidable armée. En face se trouvaient 150 000 Mamelouks, l'armée du sultan d'Égypte An-Nâsir Muhammad. Les templiers étaient prêts. Une formidable bande continue de chevaliers blancs se lança à pleine vitesse flanc contre flanc et chargea l'armée ennemie. Les sergents, dont Jean, tout de noir vêtu, suivaient en deuxième ligne. Ce dernier avait le cœur qui battait la chamade, avide d'en découdre, tout en étant angoissé par son premier combat. Quand ils commencèrent à enfoncer les lignes ennemies, il n'y avait plus de réflexion possible. Jean dégaina son épée, et commença à donner des coups de part et d'autre de son cheval. La première ligne mamelouke ne comportait que des pauvres hommes terrifiés pour la plupart, qui savaient à peine utiliser une arme. Puis les cavaleries mameloukes attaquèrent à leur tour, contrées par les Mongols et Arméniens. Le combat se poursuivit avec acharnement. Au bout de quelques heures, Guichard se retrouva cerné par quatre Mamelouks, qui réussirent à le faire tomber de cheval. Jean, qui n'était pas très loin, vit son ami en difficulté et se précipita immédiatement pour lui porter secours. Il arriva juste à temps pour parer l'attaque de deux des quatre ennemis sur Guichard, en mettant son cheval entre eux. L'espace d'un court instant, il tourna la tête pour voir si son ami s'en sortait. Ce moment d'inattention faillit lui être fatal : Il eût tout juste le temps de parer un coup de sabre

mais pas complètement : le sabre l'atteignit quand même à la cuisse. La douleur lui brouilla un instant l'esprit, mais la colère le submergea et il riposta aussitôt et porta un coup fatal au Mamelouk. Il fit ensuite tourner son cheval qui se cabra et piétina le deuxième Mamelouk. Il se retourna enfin vers son ami, qui avait lui aussi réussi à se défaire de ses ennemis. Blessé à l'épaule, incapable de tenir son épée, Guichard se dirigea vers son cheval resté à quelques mètres et remonta en selle. Ils se replièrent en arrière pour soigner leurs blessures.

Avant la fin de la nuit, l'armée alliée remporta la victoire. Plus de 50 000 hommes gisaient morts sur le champ de bataille. Jean était à l'arrière, dans l'infirmerie. La blessure avait été recousue, la plaie étant peu profonde, mais large. La blessure de Guichard était plus superficielle, ce qui lui avait permis de voir la victoire. Il vint voir son ami pour lui raconter la fin de la bataille. Il venait surtout lui dire que le camp chrétien allait enfin pouvoir reconquérir la Terre Sainte. Jean, encore secoué, n'arrivait même pas à lui sourire. Il avait encore en mémoire tous ces pauvres hères, qui auraient pu être des paysans, comme lui, comme sa famille, massacrés, au nom d'une religion. Il n'arrivait plus à trouver une raison à cette barbarie. De plus, la douleur irradiait dans toute sa jambe. Guichard le laissa et partit rejoindre les templiers pour fêter cette grande victoire, qui allait les conduire directement à Jérusalem. Le maître du temple, Jacques de Molay, y croyait tout aussi fermement. Le soir même, il écrivit au Pape pour lui demander des renforts afin de rentrer dans Jérusalem.

Jean guérit de sa blessure, ce qui n'était malheureusement pas le cas de tous, beaucoup furent emportés par les fièvres. Après plusieurs semaines de convalescence, il rejoignit ses compagnons pour reprendre la croisade. Mais ils n'avaient plus le support ni des Mongols, ni des Arméniens, qui avaient atteint leurs objectifs. Les rois en Europe n'envoyèrent plus de renforts. En septembre 1302, les Templiers furent chassés d'Arouad, ville fortifiée qu'ils venaient de conquérir quelques mois auparavant. Piégés, beaucoup de ses compagnons furent massacrés et cette perte signa la fin des templiers en Terre Sainte.

Les survivants, dont Guichard et Jean reprirent les bateaux pour rentrer dans leurs pays. Arrivés en France, ils n'étaient plus que dix de la maison d'Ecorcheloup. La moitié d'entre eux avaient péri dans cette dernière croisade. Ils arrivèrent dans leur commanderie au printemps 1303 la tête basse.

Jean se demandait s'il avait fait le bon choix. Le souvenir des batailles revenait le hanter de plus en plus souvent. Les raisons qui l'avaient poussé à prononcer ses vœux n'étaient plus aussi claires. Pourtant, il savait son engagement définitif, mais quel avenir avaient les templiers maintenant ? Il finit par faire part à Guichard de ses doutes, de ses remords qui le rongeaient et son compagnon ne sut que répondre, car lui aussi partageait les mêmes craintes sur leur avenir. Qui étaient-ils alors ? De simples religieux ?

Le retour sur Vaulx

La situation n'était guère plus brillante dans la région : les batailles entre le Comte de Savoie et le Dauphin avaient repris de plus belle pour le contrôle du territoire. En effet, en 1300, un traité avait été signé entre les comtes de Savoie et les Génois pour qu'ils passent par la Bresse pour se rendre aux foires en Champagne, et non plus par Lyon. De plus, le seigneur Guy de Montluel était mort. Son fils Jean resta vassal des comtes de Savoie, avec l'appui du seigneur de Beaujeu, allié puissant. Il voulait peser sur l'échiquier. Les terres du Velin étaient régulièrement le siège d'affrontements. Apprenant le retour des templiers, le seigneur les sollicita à nouveau. Il voulait surtout être tenu informé des mouvements dans ce secteur car il fallait avouer que ces terres ne lui rapportaient pas beaucoup : le revenu des feux était faible, et il n'arrivait pas à avoir de visibilité sur la pêche, le fromage, la langue (bovins tués) ou encore le vin. Les seuls revenus dont il était sûr étaient le nombre de fermes, en croissance. Ces terres étaient surtout stratégiques car elles étaient un point d'accès à Lyon. Il avait l'ambition de construire une maison forte en ces lieux, et les comtes de Savoie pourraient l'aider à financer l'opération, mais il avait besoin de l'appui des Templiers pour dresser un état précis de la situation. Il plaiderait auprès de ces derniers le manque de moyens pour la sécurité des chrétiens et leur demander leur soutien. Les Templiers acceptèrent, sans être dupes de leur véritable rôle. Ils avaient besoin d'argent car les caisses étaient bien vides, au retour de cette dernière croisade.

Dès le lendemain, Guichard et Jean furent donc reçus par le maître d'Ecorcheloup, qui les informa que la situation des chrétiens au sud de Miribel jusqu'à Lyon n'avait pas évolué en quatre ans. Il leur demanda de reprendre leurs rondes. Ils pouvaient se mettre donc dès aujourd'hui à l'œuvre puis rendre compte régulièrement.

Jean était ravi. Il ne pensait pas revoir sa famille aussi vite. Ils arrivèrent en début d'après-midi dans la ferme familiale. Jean était heureux de retrouver les siens, de pouvoir passer du temps avec eux. Il avait maintenant 32 ans. La première personne qu'il vit était Gabrielle, toujours aussi belle. Dès qu'elle les reconnut, elle sourit et courut à leur rencontre, en criant à tue-tête :

« *Jean est revenu, Jean est revenu !* »

Claudine sortit précipitamment. Elle alla à la rencontre de son fils, et le serra dans ses bras.

« *Merci, mon Dieu, tu es vivant* », murmura-t-elle simplement.

Gabrielle s'approcha timidement. Jean ne put se retenir. Il serra Gabrielle à son tour dans ses bras.

« *Hum* » toussota gentiment son ami.

« *Oublierai-tu tes vœux ? Tu sais que cela suffit pour être radié des templiers !* ».

Jean, penaud, recula d'un pas.

Gabrielle répondit très sérieusement au chevalier :

« *Je suis mariée, et Jean est un frère pour moi.* »

Cette réponse perturba l'enthousiasme de Jean. Était-ce d'apprendre aussi brutalement que Gabrielle était mariée ou qu'elle ne l'aimait que d'un amour fraternel ? Il est vrai qu'il n'avait jamais montré quoi que ce soit à Gabrielle. L'aimait-il d'ailleurs ou était-ce simplement de la peine parce qu'un autre homme l'avait remplacé, alors qu'ils avaient tant partagé de choses ? Il se sermonna intérieurement. Ils étaient bien jeunes quand il était parti. En outre, il avait donné son cœur à Dieu, alors pourquoi était-il aussi chagriné par cette nouvelle ? Pour retrouver une contenance, il se tourna vers sa mère, la trouva fatiguée, éteinte. Il se rappela alors son pressentiment quand il était parti et l'anxiété le saisit à nouveau. Sa mère le lut dans ses yeux et lui répondit simplement que son père avait eu un accident de labour l'année dernière et s'était sérieusement entaillé la jambe. On ne l'avait pas trouvé avant le soir. C'était M. Biffardi qui l'avait trouvé et ramené. Il était parti en quelques jours, car la blessure s'était infectée et il n'avait plus de forces pour lutter. Jean repensa à sa propre blessure. Il avait eu plus de chance. Il était plus jeune, et il avait eu des moines pour le soigner avec herbes et autres onguents. Qu'avait eu son père ? Il n'y avait rien ici.

Claudine les invita à rentrer prendre un rafraîchissement. Les deux templiers acceptèrent volontiers. Jean, secoué par toutes ces nouvelles n'osait pas poser de questions et sa mère, si contente de le voir en vie se contentait de le regarder. C'est Gabrielle qui les soumit à un feu roulant

de questions, sur la Terre Sainte, et les Sarrasins étaient-ils si terribles... ? Jean cacha ses doutes, les mauvais souvenirs et raconta leurs aventures, en édulcorant la réalité. Guichard entra dans le jeu de Jean et en rajouta : « *Jean, terriblement blessé, continua à se battre jusqu'à la fin de la journée, faisant des moulinets avec son épée, tranchant les têtes par dizaines...* », clamait-t-il, mimant les mouvements de rotation avec une épée imaginaire.

Les deux femmes écoutaient l'histoire avec admiration jusqu'à leur retour à Ecorcheloup. Le silence se fit.

Jean reprit la parole et leur demanda à son tour ce qui s'était passé à Vaulx ces dernières années. Il avait en effet remarqué que le Village s'était agrandi. Gabrielle commença en parlant de la famille. Elle avait épousé Jacques, son frère cadet il y a trois ans. Ils étaient restés à la ferme et avaient aidé Lili et Claudine. Elle passa rapidement sur la mort de Lili. Ils avaient continué l'activité de la ferme par la suite. Ils avaient maintenant un petit garçon de huit mois qui dormait dans la pièce à côté. Puis Claudine reprit la parole pour leur parler du village. Des notables de Lyon avaient commencé à s'installer au Village, comme M. Biffardi, qui avait beaucoup de terres et même un temps la responsabilité du four à pain commun (four banal). Ce dernier avait probablement la plus grande ferme du Village. Il avait rapidement rendu ce privilège, car il était tout aussi insatisfait du seigneur, et ne voulait pas endosser le mauvais rôle. Un représentant du seigneur avait été nommé pour tenir le four, mais le village s'était organisé et plusieurs d'entre eux avaient construit leur propre four. Les religieuses tenaient le moulin, et jusque-là, elles n'étaient pas trop chahutées. Une auberge s'était aussi installée sur la commune, vu le nombre croissant de personnes de passage. Mais ce fait amenait aussi beaucoup de brigands : beaucoup de mercenaires rôdaient. Encore la semaine dernière, c'était le père Cheval qui s'était fait agresser. Ils avaient dévalisé ses provisions, saccagé sa maison. Quant au seigneur de Montluel, ils ne le voyaient qu'une fois par an. A plusieurs reprises, plusieurs hommes étaient partis à Montluel pour demander justice, mais sans beaucoup de succès. Jean demanda si les terres étaient souvent le lieu d'affrontements entre les hommes du Dauphin et des comtes de Savoie. Elles répondirent que les hommes ne faisaient que traverser. Ils pillaient parfois, mais les habitants s'étaient adaptés et cachaient ce qu'ils pouvaient. Des vaches étaient régulièrement tuées pour leur nourriture, mais ils n'étaient jamais dédommagés.

On entendit alors des pleurs de l'alcôve juste à côté. Gabrielle se leva. Elle

revint quelques secondes plus tard avec un petit bébé et se tourna vers les deux hommes :

« *je vous présente Jean* », leur dit-elle.

Jean était un peu ému. Il prit le bébé dans ses bras quelques minutes, puis le rendit à Gabrielle, ayant peur de le blesser.

« *Nous devons y aller. Ton bébé est magnifique* », lui dit-il.

Les deux hommes remercièrent les deux femmes. Jean demanda où se trouvaient ses frères et elles répondirent qu'ils étaient tous partis faire du bois pour l'hiver dans les îles. Ils partaient en nombre, car les habitants de Miribel leur contestaient la propriété des îles. Il y avait souvent des échauffourées. Les deux templiers remontèrent à cheval et partirent à la rencontre des hommes pour en savoir plus sur ces histoires d'affrontement. Les îles étaient vastes. Ils mirent plus de deux heures à les trouver. Ces derniers confirmèrent que régulièrement, des brigands passaient, et volaient du bétail, saccageaient les champs. Il y a quelques mois, c'est la femme du charpentier qui avait été violente et ils n'avaient pas retrouvé le coupable. La tension montait au Village et il était temps que le seigneur prenne ses responsabilités car la colère des habitants était palpable. Il était hors de question qu'ils continuent à payer la moindre taxe pour ne rien avoir en échange. Les deux compagnons reprirent la route et allèrent faire leur rapport.

L'installation d'une seigneurie

Au début de l'été, Guichard s'absenta plusieurs jours pour rendre visite à ses parents et à son cousin, le nouveau seigneur de Montluel. A son retour, il alla s'entretenir avec le maître d'Ecorcheloup.

Quelques jours plus tard, Guichard et Jean furent à nouveau missionnés pour rencontrer le seigneur de Montluel. En chemin, son ami l'informa que cette rencontre serait particulière. Jean, surpris, à la fois par l'intonation de sa voix, et par le sous-entendu, le regarda avec interrogation. Guichard reprit

« *Tu sais, tu m'as sauvé la vie à Homs, et je ne t'ai jamais vraiment remercié. Tu es un ami fidèle et mon oncle manque de chevaliers pour défendre ses terres. Il a fini par entendre le message des villageois et veut installer une seigneurie sur les terres de Vaulx. J'ai plaidé en ta faveur, et il souhaite te rencontrer. Veux-tu devenir chevalier et respecter les règles qui régissent ce statut ?* »

Jean le regarda avec surprise et lui répondit :

« *Mais je ne suis qu'un simple fils de paysan !* »

« *Que nenni* » lui répondit alors Guichard « *Tu t'es battu courageusement à Homs, et avec honneur. Ce sont des hommes comme toi dont le seigneur de Montluel a besoin.* »

« *Mais je suis sergent du temple* » rétorqua Jean.

« *Le commandeur n'y a pas vu d'inconvénient. Tu peux être fait chevalier, et rester au temple. D'ailleurs, il nous met à disposition du seigneur de Montluel, au lieu de nous envoyer patrouiller en permanence sur les terres de Vault. Tu prendras la charge du moulin et du four au nom du temple. C'est un droit de ban que le seigneur de Montluel est prêt concéder à la maison d'Ecorcheloup.* »

Jean ému, ne put que s'incliner. Arrivés au château de Montluel, ils laissèrent leurs chevaux à l'écurie et se rendirent tous deux dans la grande salle, où les attendait Jean de Montluel, le nouveau seigneur qui venait de succéder à son père Guy. Le seigneur vint vers Jean et lui demanda si ce dernier acceptait d'être chevalier, et son vassal. Jean accepta.

« *Alors, lui répondit le seigneur, nous te laisserons prier toute la nuit et demain, nous procéderons à ton adoubement, mais en attendant, nous avons à discuter.* »

Tout l'après-midi, le sujet de discussion tourna autour des terres de Vault. Le seigneur de Montluel leur résuma les changements, la remise en cause du traité relatif à la route des foires en Champagne et ses conséquences politiques entre le dauphin et les comtes de Savoie. Vault était devenu un grand village de près de 600 habitants, avec des terres qui produisaient de plus en plus. Elles étaient sous le mandement du seigneur de Montluel, et donc territoire des ducs de Savoie. Et pour couronner le tout, Miribel était contrôlée par les seigneurs de Beaujeu et les tensions existaient entre eux aussi. Il avait eu des plaintes au sujet de la propriété des Iles. Etant trop loin pour défendre les terres, le seigneur de Montluel souhaitait créer une châellenie sur Vault, ainsi qu'une maison forte pour un rôle administratif, et aussi de réseau d'informations et organisation d'une défense.

Il avait obtenu du Comte de Savoie une aide financière pour construire cette place forte. Le seigneur de Montluel avait donc besoin de deux chevaliers pour prendre en charge les travaux d'une bâtisse qui serait les prémices d'une future châellenie. Enfin, il avait obtenu l'aval du commandant des templiers pour que Jean et Guichard gèrent ces travaux. En échange, il donnait en gérance le moulin et le four du Village aux templiers. Jean ne

pouvait que s'incliner. Le soir, un banquet fut organisé. Puis, Jean partit se recueillir dans la chapelle, pour prier toute la nuit. Le lendemain, le seigneur de Montluel procéda à son adoubement.

La cérémonie finie, les deux chevaliers partirent en direction de Vaulx, pour y établir les bases de leur future mission. Ils arrivèrent en début d'après-midi dans la ferme familiale, pour leur demander l'hospitalité pour quelques jours. La famille Bricard la leur accorda sans hésiter. Les chevaliers remontèrent aussitôt en selle. Ils voulaient commencer les repérages pour savoir où construire cette maison forte.

Ils revinrent dans la soirée, pour partager le repas familial. La tableée était grande, ce soir-là. Pierre, le frère aîné de Jean était présent. Il s'était installé quelques années auparavant dans une ferme qu'il avait fait construire vers les terres du Taureau. Il s'était essayé à la vigne, et il avait amené le fruit de ses récoltes. Il était marié et avait eu trois enfants. L'un était mort dans les premiers mois mais il lui en restait deux, Jeanne, sept ans et Antoine, quatre ans. Les deux enfants avaient tellement entendu parler de cet oncle aventurier, guerrier qu'ils tournaient autour de lui tels deux moineaux piaillant :

« Oncle Jean, Oncle Jean, raconte-nous encore... »

Toute la famille voulait participer à ce repas, et voulait entendre leurs aventures de la bouche même des héros. Jacques, son frère cadet et Gabrielle présidaient la tableée. Jean eut un pincement au cœur : sa mère était assise sur le côté. Les temps avaient changé. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir, car on les pressait de commencer. Jean leva son verre à la réussite de ses frères, à l'excellent vin de l'aîné, à la prospérité de Jacques. Il observa un silence et reprit :

« Quant au benjamin, je voulais vous annoncer avant de vous raconter nos histoires, qu'il est chevalier depuis ce matin ! Je le dois à Guichard, mon fidèle ami, et je tiens aussi à ce que nous levions notre verre à sa santé ! »

Toute sa famille explosa de joie et le félicita vivement. Jean, qui n'avait pas eu le temps depuis le matin de digérer son nouveau statut, réalisa enfin ce qu'il venait de vivre. Il était heureux ! Les deux chevaliers racontèrent encore et encore leurs aventures, qu'ils égayaient de nombreuses anecdotes, dont la plupart inventées, tellement ils voulaient faire plaisir. Comment, de toute manière, raconter l'horreur vécue ! Ils fêtèrent dignement le nouveau titre de Jean. La soirée fut chaleureuse et se finit fort tard.

Le lendemain, Guichard et Jean expliquèrent aux deux frères que Vault allait devenir une châteltenie, que Jean était chargé d'organiser sa mise en place : piloter la construction d'un petit château pour y accueillir un châtelain, et reprendre la main sur le moulin et le four, qui passaient sous l'autorité des templiers. Leur première tâche fut de se rendre au moulin à eau, et au four banal. Les deux étaient en piteux état. Jacques les avait accompagnés. Depuis que le seigneur Biffardi avait jeté l'éponge du four commun, personne ne s'en était plus occupé. Quant au moulin, le minotier s'était enfui à l'automne dernier, lorsque les villageois, excédés de se faire piller sans la moindre défense avaient débarqué un matin avec leurs fourches.

Ils refusaient de payer le droit de ban s'ils n'avaient pas un minimum de protection. Depuis, ce dernier s'était petit à petit détérioré. Deux autres fours avaient été construits sur le Village et chacun partageait sa part de travail pour faire cuire le pain. Un autre moulin existait sur la commune, tenu par deux sœurs, mais les conflits entre seigneurs de Beaujeu et archevêques de Lyon les avaient fait fuir quelques mois auparavant. Les villageois avaient utilisé ce moulin encore en bon état pour moudre leurs grains, mais personne n'avait vraiment le temps de l'entretenir correctement.

C'était une bonne chose qu'enfin le seigneur de Montluel soit présent et remplisse enfin son rôle. Guichard et Jean comprirent que c'était en fait cette révolte qui avait fait bouger Jean de Montluel. Le charpentier vint leur rendre visite, puis ce fut tout le village qui défila. Tous attendaient beaucoup de Jean et la mise en place d'une seigneurie. Leur sécurité et la justice passaient avant tout. Toutefois, ils souhaitaient savoir qui serait leur seigneur, inquiets de dépendre d'une personne qu'ils ne connaissaient pas. Jean n'en savait absolument rien. Il les informa que son rôle était de tenir le moulin et le four à pain, et donc de les réparer puis de piloter la construction du château. Chacun vint l'aider pour remettre en fonction les deux équipements. Même si deux fours existaient, un troisième n'était pas superflu, vu le nombre croissant d'habitants. En l'espace d'une dizaine de jours, le moulin et le four furent opérationnels, de même que le logement, pour que Jean et Guichard puissent s'installer au moulin.

Démarrage de la construction du Château

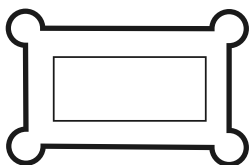
Une fois cette première étape franchie, il était temps de s'attaquer au château. La position devait bien évidemment être à l'abri des inondations,

plutôt centrale, puisque les terres de Vault ne présentaient que peu de relief. Près de l'église semblait le lieu le plus approprié. Certaines des terres concernées appartenaient d'ailleurs à l'évêque de Lyon. Les autres parties appartenaient à des notables Lyonnais. Guichard et Jean partirent donc à leur rencontre, pour leur proposer le rachat de leurs terres. Ils en rendirent compte au seigneur de Montluel. Elles furent achetées ou échangées dans l'hiver. Puis, Jean de Montluel leur adjoint un maître bâtisseur expert pour construire le château au printemps 1304 et tous deux partirent à Vault pour commencer la construction.

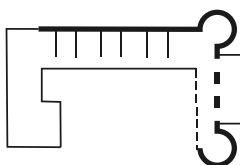
Les paysans furent mis à contribution pour défricher les terres. Puis, le maître bâtisseur marqua l'emplacement du château : les quatre tours et les murs d'enceinte furent positionnés ainsi que l'avait décidé le seigneur. Les courtines et les tours commencèrent à sortir de terre. Tout le village participait à l'effort, en allant chercher les pierres dans les Iles. Il fallût un an pour monter un mètre de hauteur.

Château de Vault-en-Velin- Notice historique

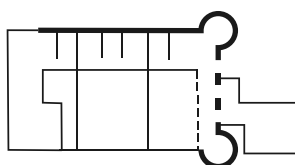
Evolution schématique (attention portée à l'évolution de l'aile est)



Château au XIVe siècle



Château au XVIe siècle



Château dans son état actuel

*D'après un travail des élèves de l'école d'architecture de Lyon-Vault-en-Velin :
CHIU Pei-Yen, GONZALEZ Patricia et HACMOUN-MALKA Johanna en Mars 2009*

Jean et Guichard surveillaient le chantier tous les jours. Plus d'une vingtaine d'ouvriers avaient été embauchés en plus de la vingtaine de villageois pour avancer. Ils faisaient attention qu'il n'y ait pas de débordement. Il arrivait souvent que les ouvriers boivent un peu trop le soir, et ne se contrôlent plus. Ils continuaient donc à assurer la sécurité de tous.

Pendant ce temps, des rumeurs persistantes couraient, dans les villes, les villages, sur les templiers. Un soir de Juin 1307, Hubert, le fils du charpentier, qui avait l'âge de Jean, vint le trouver. Il revenait du marché de Lyon, inquiet. Le bruit courait partout dans Lyon que les templiers étaient des hérétiques, qui avaient pactisés avec l'ennemi, idolâtraient des idoles, blasphémaient ou encore avaient des actes inappropriés avec

d'autres hommes. Ce dernier le regarda et lui répondit :

« Tu ne peux pas porter foi à de telles suppositions, tu me connais et tu connais Guichard ! »

Hubert parti, Jean alla trouver Guichard pour lui rapporter les propos de ce dernier. Guichard avait déjà entendu ces rumeurs, et il savait que le roi Philippe Le Bel en voulait aux Templiers. Certains disaient que c'était pour s'emparer de leur trésor, d'autres pour contrôler l'église, puisqu'il contrôlait déjà le pape Clément V. Ils décidèrent toutefois d'en référer au temple. Guichard partit le lendemain à Ecorcheloup pour les prévenir et leur demander conseil. Il en profiterait pour informer le seigneur de Montluel que le Château avançait bien.

Arrivé à Ecorcheloup, Guichard alla s'entretenir avec le commandeur des bruits qui couraient. Le commandeur soupira et l'informa que cela faisait plusieurs années qu'une campagne de dénigrement avait en effet commencée. Le pape Clément V lui-même avait mené une enquête. Le maître Jacques de Molay était à Paris pour convaincre Philippe le Bel de la noble cause défendue par les Templiers et du non fondé des accusations portées. Malheureusement, les frères ne croyaient pas à un retour en arrière car ils étaient persuadés que Philippe le Bel voulait leur trésor et qu'il irait jusqu'au bout.

Le commandeur suggéra à Guichard de continuer avec Jean leur mission auprès du seigneur de Montluel. Ils seraient plus utiles sur le village de Vaulx-en-Velin, en défendant et protégeant les chrétiens, et non pas en restant dans un couvent. Guichard prit la route de Montluel, pour faire son rapport au seigneur. Les travaux avaient bien avancé. Ils avaient construit presque la moitié du château. Le problème venait de la récupération des pierres près du Rhône. Le fleuve était capricieux. Ils manquaient de chevaux pour ramener les pierres. Les bœufs avançaient trop lentement. Le seigneur de Montluel, pressé par le Comte de Savoie, lui fournit une dizaine de ses chevaux de trait pour pouvoir aller plus vite.

Début Octobre, les bruits étaient de plus en plus persistants d'une attaque contre les templiers. Guichard alla discuter avec Jean et l'informa qu'il rentrait à Ecorcheloup. Sa place était parmi les siens. Mais Jean n'était pas dans la même situation. Il devait rester à Vaulx et finir le travail demandé. Le 13 Octobre 1307, tous les templiers furent arrêtés, signant la fin de l'ordre.

Jean l'apprit le lendemain. Personne au Village ne le dénonça. Il était chevalier au service du seigneur. Jean attendit quelques jours, puis

il sauta sur son cheval et partit en direction d'Ecorcheloup. Il voulait en avoir le cœur net, il voulait surtout avoir des nouvelles de son ami Guichard.

Malheureusement, il n'y trouva personne d'autre que les soldats du Roi. Ils lui demandèrent ce qu'il voulait. Il répondit qu'il avait mis son argent chez les templiers, et qu'il souhaitait le récupérer, ayant appris leur arrestation. Les soldats rirent et lui dirent qu'il n'y avait déjà plus rien. Jean fit demi-tour et partit ensuite chez le seigneur de Montluel.

Malheureusement, son ami était bel et bien resté au couvent et avait été emprisonné avec les autres. Jean de Montluel le reçut. Il lui déconseilla d'aller le voir. C'était trop dangereux pour lui. Il lui conseilla de tourner la page et de se mettre définitivement à son service. Il avait besoin de chevaliers sur son territoire. Jean comprit que c'était fini et qu'une page se tournait. Il accepta la proposition du seigneur de Montluel et rentra à Vaulx-en-Velin.

Le territoire que Jean devait couvrir s'étalait de Vaulx jusqu'à Villeurbanne, qui n'existait pas encore. Il lui arrivait de plus en plus souvent d'attraper des brigands. Il les conduisait alors à Montluel pour qu'ils soient jugés, mais seul, la tâche était ardue. Guichard avait reconnu que les Templiers pratiquaient des actes infâmes, sous la pression de la torture, et avait été libéré. Ceux qui n'avaient pas avoué avaient été torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

D'autres étaient revenus sur leur déposition et avaient été condamnés au bûcher. Guichard, à sa sortie, s'était mis au service de son cousin et habitait Montluel. Il avait plus de cinquante ans, et la torture l'avait affaibli. Il ressemblait à un vieillard. Jean lui rendait visite à chaque fois qu'il venait à Montluel. Il demandait aussi invariablement au seigneur de Montluel de l'aide.

Claudine mourut un soir de décembre de la même année, d'une mauvaise fièvre, mais surtout de vieillesse. Elle venait de fêter ses 54 ans.

La dure vie du quotidien : guerres, famines et inondations

Huit ans passèrent, plus sereinement. En 1315, le château avait pris forme. Trois des quatre tours étaient montées, dont deux habitables. Jean s'était installé au Château, en attendant l'arrivée du futur châtelain, que le seigneur de Montluel lui avait annoncé.

Cela faisait quelques années qu'il n'y avait pas eu de grosses inondations et les maladies avaient reculé sur tout le territoire. La population avait augmenté dans toutes les régions et il fallait nourrir tous ces gens. Les paysans arrivaient juste à produire pour nourrir les populations de Lyon. Les prix avaient augmenté et la tension montait. Mais cette année 1315 fut terrible. Le printemps fut froid et pluvieux. Trois inondations se succédèrent durant l'été et les récoltes furent mauvaises. La famine s'installa sur toute la France.

L'année suivante, c'est le contexte politique qui lui aussi se détériora : le dauphin Jean du Viennois apprenant que Guichard de Beaujeu s'était joint au Comte de Savoie dans la prise d'Ambroin, envahit Miribel et détruisit quelques maisons. Son armée fit des dégâts en passant sur les terres de Vaulx, notamment avec la traversée des grosses catapultes. Jean ne pouvait pas faire grand-chose. Il était seul ! Heureusement, il n'y eut pas de morts à déplorer. Il fallut reconstruire, ressemer les champs abîmés. Jean craignait pour les récoltes. Les paysans avaient utilisé toutes leurs réserves consommées l'année précédente et le peu qu'il leur restait pour ressemer les champs saccagés. Il ne fallait pas une deuxième mauvaise récolte.

Jean en informa son seigneur. Jean de Montluel soupira. Il fallait que la châtelainie soit opérationnelle au plus vite, mais la situation n'avait pas réellement d'avenir. Il n'avait pas d'héritier et la seigneurie de Vaulx-Villeurbanne était vraiment trop loin de ses terres. Les finances n'étaient pas non plus brillantes. Il demanda des dommages au Dauphin son cousin. Il commença à envisager de vendre ses terres, mais à qui ? Au Dauphin, son cousin, ou son seigneur ? Dans tous les cas, une seigneurie avec un château aurait plus de valeur.

Du côté du Village, les nouvelles n'étaient pas bonnes. Les récoltes promettaient d'être aussi catastrophiques que l'année précédente. C'est le froid cette fois qui fut la cause d'une faible récolte. Puis Jacques, son frère cadet tomba malade et on ne put le soigner. Ses enfants Jean et Marie n'avaient que 14 et 11 ans, trop jeunes pour épauler Gabrielle et faire tourner la ferme.

Jean bien seul dans son château proposa naturellement à Gabrielle de l'épouser et elle accepta tout naturellement. Ils se connaissaient depuis si longtemps. Il avait bien de l'amour entre eux, chaste pendant si longtemps, puis plus complet. Jean était finalement le plus heureux des hommes. Il avait deux enfants qu'il aimait comme s'ils étaient les siens. Les trois années qui suivirent furent à l'image du bonheur qui régnait

dans la famille. Le climat fut clément et les récoltes abondantes, permettant à tous de reconstituer des réserves. Sur le fond, la question restait tendue car la population était toujours aussi importante à nourrir et les champs n'étaient pas extensibles. Jean demanda l'autorisation au seigneur de défricher les forêts de ce dernier pour augmenter la surface agricole. Il accepta. La demande était identique sur tout le territoire. Les Vaudais se mirent à l'œuvre. Les quatre tours du Château étaient finies. Un matin de printemps, en l'année 1320, cela faisait plusieurs jours qu'il pleuvait sans discontinuer. Jean regarda par la fenêtre et s'inquiéta pour sa famille. A ce rythme, le Rhône allait encore sortir de son lit, et abîmer les semis. Quant aux bêtes, on commençait à manquer de fourrage et il fallait qu'elles aillent au pré. La construction du château était quasiment finie. La charpente du logis était finie et la couverture bien avancée. Les cheminées et le four étaient achevés. Dans quelques mois, un seigneur pourrait y loger.

Il se rendit chez son ami Hubert, maintenant charpentier. Son père était mort l'hiver dernier, et il avait repris l'atelier.

« *N'entends-tu pas un bruit étrange, ce grondement ?* »

« *Tu as raison* », lui répondit-il. « *Allons voir.* »

Jean et Hubert partirent en direction du Sud, vers le Rhône. Quand ils arrivèrent au passage de Pierrefrite, le Rhône était très tumultueux, énorme, près à déborder et l'eau montait à une vitesse impressionnante. A leur retour, les champs étaient sous l'eau à moins de 100 m des habitations. Ils firent le tour de toutes les familles pour les prévenir de l'ampleur de la crue.

Les femmes et enfants restés seuls, pendant que les maris étaient partis travailler furent évacuées soit chez des voisins dont la ferme était située plus en hauteur, soit sur le point le plus haut : le château. Puis, ils allèrent chez Jean, dont la ferme était située à proximité du Château. Toute la famille, frères, enfants les attendaient. D'autres arrivèrent, les amis, le curé, les Biffardi. A tour de rôle, les hommes portaient surveiller les eaux. Certains logis, plus lointains avaient déjà été emportés. L'eau continua de monter, et atteignit d'autres maisons. Tout le village se mobilisa pour déménager tout ce qui pouvait l'être dans les maisons atteintes. On continua de faire une petite place aux familles sinistrées. Les familles qui n'avaient pas pu se faire héberger s'installèrent dans les tours, là où avait habité Jean un certain temps. Le chevalier proposa aussi de mettre les bêtes dans le château en construction, dans la partie couverte. Au moins,

elles seraient au sec. Plusieurs jours passèrent. La pluie s'arrêta enfin de tomber et quelques jours après, l'eau commença à refluer.

Chaque villageois se mit au travail. On reconstruisit les maisons en pisé, comme auparavant. Le bétail noyé fut enterré, pour éviter les maladies. Mais tous les grains en réserve étaient détruits. Dès que les champs furent accessibles, les paysans allèrent voir les dégâts mais les pousses étaient toujours là. Tout n'était pas perdu.

Un an plus tard, le château fut fini et c'est le seigneur Etienne du Becey, dit d'Epelly, qui arriva pour s'y installer avec sa dame et cinq personnes, tant pour tenir le château que pour assurer la sécurité des terres. Les habitants n'étaient pas sereins. Le changement n'est pas toujours facile à vivre.

Entre temps, les petites guerres reprirent entre Dauphiné, Savoie et Territoire de Beaujeu et finalement, les habitants n'étaient pas mécontents d'avoir un château et des soldats pour les protéger. Jean avait 50 ans et était bien fatigué. Il se mit au service du nouveau seigneur. Ce dernier comprit rapidement que Jean pouvait jouer un rôle d'intermédiaire entre lui et les habitants. Il lui confia un rôle de conseiller, et lui demanda de venir lui faire un rapport tous les deux jours. Jean, soulagé, rentra à la ferme. Les enfants étaient grands maintenant, et s'occupaient tous deux des gros travaux de la ferme. Marie était devenue une femme, et bon nombre de jeunes gens trouvaient de multiples prétextes pour venir à la ferme. Jean s'amusait beaucoup de ce remue-ménage, mais Gabrielle était plus inquiète.

En 1324, la guerre reprit entre le Dauphin Guigues et le comte de Savoie. Ce n'était que la cinquième guerre qui démarrait entre eux, guerres qui avaient commencé depuis presque deux siècles.

Le Village, châtellenie du roi de France

Dans les années qui suivirent, Jean de Montluel voulut sortir de la situation conflictuelle où se trouvaient ses terres. N'ayant pas d'héritier, vieillissant, il aspirait à plus de calme. Il choisit finalement le Dauphin, son cousin, et entreprit des négociations avec lui. Ils trouvèrent un accord qu'ils signèrent le 29 décembre 1325. Croulant sous les dettes, Jean de Montluel réussit à négocier l'échange de la châtellenie château et village de Montluel et de Vaulx-en-Velin contre 3000 florins d'or, en échange du château de Saint-Donat et Mirabel.

L'année suivante, un traité fut conclu entre Guichard de Beaujeu et le dauphin Guigues, en présence du comte de Savoie, Humbert, sire de Thoire et Vilars, et Monseigneur Chabiliaco, commis et député du pape. Guichard de Beaujeu récupéra Miribel. Les tensions s'apaisèrent entre Nord et Sud. Il ne restait plus qu'un ennemi : le comte de Savoie. La frontière entre les deux était repoussée plus à l'Est, et Vaulx-en-Velin pensait retrouver plus de sérénité.

Pourtant, pendant les années qui suivirent, les habitants furent pillés régulièrement alors que le seigneur était bien à l'abri dans le château. Il fallait racheter les grains au seigneur, et puiser dans son grenier à grain. Des mercenaires firent alors leur apparition, s'en prenant aux villageois. Il ne s'agissait plus seulement de grain et de bétail, mais de la sécurité de tous. Au printemps de l'année 1332, il y eut une grande réunion chez Jean, qui venait de fêter ses 61 ans, record de longévité au Village. Il était devenu le doyen et tous se tournaient vers lui quand il s'agissait de discuter avec le seigneur. Gabrielle était morte cinq ans auparavant, tranquillement, dans son sommeil, et il se sentait bien seul et surtout bien impuissant à agir. Cette réunion le revigora.

Une grande partie du Village était donc dans la ferme Bricard, et les discussions portaient sur la demande d'un mur d'enceinte. Le château était trop petit pour que tout le monde puisse se mettre à l'abri, en cas d'échauffourées plus sérieuses.

Les habitants voulaient donc un mur d'enceinte fortifié autour du Bourg. Or, le château coûtait déjà un droit de vingtain, et il allait falloir remettre un droit supplémentaire. La sécurité avait un prix et au final, la décision fut prise à l'unanimité de demander cette construction. Jean fut chargé de rencontrer le seigneur d'Epelly, pour lui faire part de cette demande auprès du Dauphin.

Quelques semaines plus tard, le Dauphin répondait par lettres qu'il acceptait contre un droit de vingtain sur tous les blés, légumes et autres produits pendant cinq ans après l'achèvement des travaux. Les habitants furent amis à contribution pour construire ce mur qui les protégerait. Le dauphin renforça aussi sa présence auprès des habitants. Il confirma la franchise accordée par le seigneur de Beaujeu, lorsqu'ils dépendaient de Miribel. Toutefois, il leur demanda la perception d'un ras d'avoine sur chaque maison de son mandement.

En 1334, la guerre entre le Dauphin et le comte de Savoie prit fin. Certains habitants grognèrent car il leur fallait payer le droit de vintain pour encore trois ans. C'était bien injuste. Jean mourut cette année-là.

Vaulx-en-Velin avait radicalement changé depuis son départ du Village en 1289. Il était fier du travail accompli. Il se rappelait encore son père, qui lui disait qu'on pouvait changer sans faire le tour du monde, et il avait finalement raison.

Note des auteurs

En 1280, les terres de Vaulx dépendaient du seigneur de Beaujeu, sous l'autorité de la seigneurie de Miribel. C'était un petit hameau et l'église dépendait du prieuré de Saint-Romain de Miribel. Il existe un certain nombre de documents aux archives départementales anciennes du Rhône, mais difficilement exploitables, car en latin.

L'accord définitif d'échanges des terres de Montluel et Vaulx n'eut finalement lieu que le 12 Janvier 1336. Il fut finalement décidé que Jean de Montluel aurait en échange de la bâtie de Vaulx et de celle de Montluel, les châteaux de Bellegarde, de Loyettes et de Miribel, ainsi que le château et mandement de Montrigaud. Le dauphin nomma aussitôt un nouveau seigneur à la tête : Guillaume Montjapet. Il reçut concession du Dauphin en raison de services rendus. Le seigneur d'Epelly, fort apprécié des habitants, reçut de nombreux dons des habitants pour son départ en Bresse, son pays d'origine.

Le 24 Janvier 1337, le village fut à nouveau en émoi. Le Dauphin en personne leur rendit visite, et dormit au château. Il repartit dès le lendemain en direction de Colombier-Saugnieu (données issues des archives municipales, source inconnue).

En 1348, la peste revint en France, après près d'un siècle de prospérité et d'accroissement des populations. La peste noire décima la population du Velin. Plus d'un tiers de la population fut emportée par l'épidémie.

Dans le même temps, le Dauphin avait fait preuve de beaucoup de prodigalités : généreuses offrandes aux communautés religieuses, artistes... mais aussi grand train et extravagance. Il prit la route pour la Terre Sainte, et vida les caisses du Dauphiné.

A son retour, sa femme était morte, et son seul fils était mort à l'âge de trois ans. Sans héritier, il décida de vendre le Dauphiné au roi de France. En 1349, au terme de trois traités, le Dauphiné revint au fils aîné du

roi Philippe De France, contre 200 000 florins et une rente. Les terres reviendraient définitivement à la France à sa mort.

Lorsque la châteltenie devint propriété du dauphin en 1349, les comptes de châteltenie précis ont été établis et conservés intégralement. Ils sont disponibles aux archives départementales de l'Isère.

Le dauphin entra chez les Dominicains, et mourut lors d'un voyage en Avignon en 1355.

C'est ainsi que Vaulx-en-Velin devint terre des Rois de France en 1355.

Au moment où a été écrit ce livre, nous n'avons pas trouvé d'archives entre 1280 et 1355 où nous n'avons comme information qu'un château mentionné à la vente, un seigneur nommé et la visite du roi de France dans le dit château. L'histoire de Jean et la construction du Château sont donc purement imaginaires, mais pourraient être réelles.

Les écrits historiques diffèrent sur la façon de nommer Vaulx à cette époque. On trouve tantôt « Vaux », tantôt « Vaulx », et « Vallibus » sous sa dénomination latine, et même « Veaux » sur la carte de Cassini.

Références :

Acte de vente conclu entre Henri, dauphin et Jean de Montluel en 1326, ADI, B 4411 Fol 42 :

Noble homme Jean de Montluel ayant autrefois donné à l'illustre et magnifique homme sire Henri Dauphin, seigneur baron de Montauban et de Mévouillon, ses châteaux de Montluel, Bâti et de Vaux avec tous leurs droits et appartenants et, ledit Seigneur Henri ayant d' donner en échange les châteaux de Mirabel et de Saint-Donat avec leurs appartenants plus 3000 florins, ainsi que ledits faits sont rapportés dans un acte notarié fait alors par la main de maître et notaire



Décembre 2016
ISBN N° 978-2-7466-9696-9 9782746696969
Dépôt légal : Novembre 2016
Impression : Grafficus, Bron, France - www.grafficus.com
Graphisme : Frédéric Joubert

Christine BERTIN
Introduction,
chapitres 1, 2, 4 et 5

Monique FORAY
Préface et postface,
chapitres 3, 6 et 7